

Nous sommes devant un texte qui semble raconter une histoire limpide et simple. L'histoire d'un homme important dans l'armée qui vient demander une guérison chez les voisins ennemis. Déjà résumée, vous devinez que l'histoire n'est pas si simple. Si vous ajoutez des connaissances, même vagues, sur la maladie dont souffre le chef de l'armée araméenne, vous conviendrez qu'elle mérite un détour. Nous avons plusieurs éléments qui auraient dû donner une autre direction au texte, une autre manière de traiter le problème de la lèpre, une autre manière de traiter l'ennemi.

La lèpre est une affection bien connue dans la bible : selon les lois du Lévitique, elle est d'abord constatée par un prêtre ; ensuite elle condamne la personne qui en souffre à l'exclusion de la communauté pour des raisons de contagion. Quand la peau est touchée et qu'elle ne remplit plus son travail de protéger l'intégrité du corps, il faut exclure, délimiter, séparer le sain du malade, en attendant la réparation. Le corps social ne peut être contaminé par un corps atteint par la maladie. Il faut protéger le corps social à travers le corps physique. Avec des termes bibliques, on pourrait dire : pour rester pur, il faut exclure l'impur, sinon tout se mélange et le pur est atteint par l'impurité.

De plus, l'homme, chef de l'armée, est un ennemi d'Israël. Aram est un vieil ennemi du peuple et les récits de combats sont nombreux dans la bible. Visiblement, en faveur de sa position privilégiée, le chef de l'armée bénéficie d'un traitement de faveur : il n'est pas soumis aux règles d'exclusion en raison de sa lèpre. On est face à un premier problème : normalement, cet homme n'aurait jamais dû avoir la possibilité de rencontrer le roi ou le prophète ou quiconque d'autre, pour ne pas propager sa maladie. Et là, les auteurs poussent même le bouchon : Naaman est envoyé par son roi vers le roi d'Israël. Entre personnes représentant l'institution, on n'imagine pas autre chose : un haut fonctionnaire s'adresse nécessairement à un autre haut fonctionnaire, pas à un quidam. Le prophète n'a pas de place reconnue dans l'institution ; ils sont des trouble-fête en quelque sorte ; leur parole est étouffée, tournée en dérision par l'institution. C'est bien vers un personnage secondaire, non reconnu par l'institution que Naaman est envoyé.

L'histoire n'est plus si simple. Et surtout, elle ne prend pas le tour qu'espère ou qu'exige même Naaman. Obligé d'aller voir un simple prophète, même pas un prêtre spécialiste de la lèpre, Naaman prend un vent, comme on dit, car Elisée ne prend pas la peine de sortir de la maison pour le rencontrer en personne. Grave affront qui se double d'une consigne minable, même pas indiquée dans les lois concernant la lèpre : plonger (qui a été traduit par baptiser dans la version grecque de la bible) dans le Jourdain sept fois ! Se baigner dans un ruisseau mineur, sans doute boueux, quand on est chef de l'armée araméenne qui vient de remporter la victoire contre Israël : non merci, Naaman vaut mieux que ça ! Lui qui est venu chargé de cadeaux, devant le roi, est accueilli comme un simple mortel par un personnage mineur. Il voulait du clinquant, du sacré et il reçoit de la boue. Il avait déjà tout imaginé dans sa tête, il le confesse au verset 11 et Elisée ne mentionne même pas la lèpre, mais lui indique le chemin pour être pur, selon de tous nouveaux critères.

Elle est là, la conversion : Naaman cherchait une chose, il en reçoit une autre. Il voulait être débarrassé de la lèpre ; le voilà purifié. Et le chemin pour y parvenir n'est pas celui qu'il attendait. C'est par la voix d'une petite fille esclave, la figure de l'oppressé et du sans-voix, puis par celle du prophète, empêché de tourner en rond et déviant de la loi officielle, qu'arrive le salut. Non la guérison, mais le salut. Le prophète propose autre chose que les lois du Lévitique ; son offre ne s'achète pas, puisqu'il refuse les cadeaux et richesses apportées par Naaman. La petite fille esclave propose une autre voie pour approcher Dieu, une autre relation à Dieu et affirme : un étranger peut venir en Israël et être au bénéfice du salut donné par Dieu ; il peut repartir et prier Dieu là où il se trouve, devenir prosélyte. L'institution a prouvé son incapacité à répondre. Le prophète et l'enfant, une fille (!) ont parlé : en Israël on n'est pas des purs et on ne fabrique pas de purs.

Aujourd'hui, tout aussi bien, des prophètes et des petites filles parlent. Et l'on est surtout attentif à la voix (la voie) officielle, aux grands gestes, aux objets qui brillent. On veut de la spiritualité, mais qu'elle soit belle, qu'elle en jette. On attend de l'Église, qu'elle ait des représentants officiels ou non, qu'elle parle, qu'elle dise la loi, qu'elle montre le chemin. Qu'on en soit fier, et on veut bien donner de l'argent pour cela. Mais la voie qui passe par la boue, et l'humilité aussi, la voyons-nous ? Y sommes-nous attentifs ? C'est là que Dieu parle.

**Carine Frank,**

Pasteure de l'Église protestante unie de Besançon & Environs

*Une prédication écrite avec le concours de Corinne Lanoir, professeur d'Ancien Testament à l'IPT Paris.*